

PUBLICATIONS DU COMITE SPECIAL DU KATANGA
(C. S. K.)

SERIE D. — VARIA — FASCICULE 3

L'EXPEDITION DELCOMMUNE

d'après le carnet de route du Dr Paul BRIART

par

M. WALRAET

Conseiller au Comité Spécial du Katanga
Professeur à l'Institut Universitaire des Territoires d'Outre-Mer
Membre associé de l'Académie Royale des Sciences Coloniales



Extrait de la « REVUE CONGOLAISE ILLUSTREE »
(OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE 1956 - JANVIER, FEVRIER, AVRIL 1957)

916.751.8
C 735 p
Sér.D
fasc.3

UNIVERSITAS BRUXELLENSIS

BRUXELLES
51, RUE DES PETITS-CARMES
1957

L'Expédition DELCOMMUNE

(1890-1893)

D'après le journal de route du Dr Paul BRIART (1)

par M. WALRAET, Conseiller au C.S.K.



Le Dr Briart

(document aimablement
prêté par le Musée du
Congo Belge)

En cette année jubilaire, qui a vu le triple anniversaire des « Sociétés de 1906 », il serait superflu, pensons-nous, de redire ici tout ce que le Congo et la Belgique doivent aux premiers explorateurs du Katanga, grâce auxquels cette région, grande comme la France, est restée terre belge.

Des quatre expéditions belges qui se succédèrent au Katanga de 1890 à 1892, celle de la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie avait reçu la mission de gagner le Katanga par le fleuve Congo et le Lomami. Elle devait non seulement élucider le problème géographique des sources du Lualaba, mais aussi et surtout réaliser l'occupation effective des régions sud-orientales

de l'Etat Indépendant, convoitées par Cecil RHODES et les agents de la « British South Africa Company ».

Les péripéties de cette expédition nous sont connues de première main par son chef lui-même, Alexandre DELCOMMUNE, dans les mémoires qu'il publia en 1922, l'année même de sa mort, sous le titre « Vingt années de vie africaine » (2). De lui-même et d'autres membres de son expédi-

(1) Nous exprimons notre vive gratitude à M. G. BRIART, ingénieur à l'Union Minière du Haut-Katanga, qui a bien voulu nous confier pour quelque temps le carnet de route de son oncle.

(2) Veuve F. Larcier, Brux. 2 vol. 346 + 598 p., carte, ill.

9-16.751.8

C 735 p

Sér. D.

fasc. 3

tion, plusieurs revues publièrent à l'époque même du voyage, des lettres ou des courts récits (3). Mais ce ne sont là que de brèves notes souvent consacrées à des sujets particuliers. A l'exception de DELCOMMUNE, aucun membre de l'expédition n'a publié ses carnets. Aussi croyons-nous intéressant de faire connaître, par une suite d'extraits, la relation qu'a rédigée le Dr Paul BRIART.

Né à Chapelle-lez-Herlaimont, le 31 janvier 1860, il était le fils du géologue Alphonse BRIART. Après des études de médecine à l'Université de Bruxelles, il s'engagea comme médecin à bord d'un navire de la Red Star Line. Il fit, à ce titre, plusieurs voyages aux Etats-Unis en 1888 et 1889. Au début de 1890, il fut mis en rapport avec la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie, qui l'attacha à l'expédition qu'elle mettait sur pied pour le Katanga.

Son journal, commencé le 6 juin 1890, P. BRIART le dédia à son père, ses frères, parents et amis. Il l'intitula « Voyage dans l'Afrique intertropicale (1890-1893) ».

C'est le 7 juin 1890 que P. BRIART et trois autres membres de l'expédition, le baron de ROEST d'ALKEMADE, le capitaine suédois HAKANSSON et le comte SOUTCHOFF, de l'armée russe, quittent Flessingue, à bord du vapeur allemand « Bundesrath » de la Woerman Linie, salués par A. DELCOMMUNE — qui ne partira qu'un mois plus tard —, le major A. THYS de la C.C.C.I. et A. J. WAUTERS, directeur-fondateur du « Mouvement géographique ». Au nombre des passagers, BRIART note la présence du major anglais W. G. PARMINTER, qui a commandé la station de Vivi de 1883 à 1885, et de l'ingénieur belge J. B. GLAESNER, qui va diriger les travaux de construction du rail et le montage des ponts du chemin de fer de Matadi au Pool.

Via Ténériffe et Monrovia, le « Bundesrath » atteint Lagos, dans le golfe de Guinée, où l'expédition doit, d'après les directives de son chef, recruter des porteurs et des soldats Haoussas. Les opérations de recrutement, sous les ordres d'HAKANSSON, durent quelque six semaines et ce n'est que le 16 août 1890 que Briart et ses compagnons quittent Lagos à bord du « Biafra », avec 363 engagés, dont quelque 150 Haoussas.

A Matadi, où l'expédition arrive le 24 août, Carl HAKANSSON remet le commandement de l'expédition à DELCOMMUNE, qu'accompagne le géologue Norbert DIDERRICH.

Avec le Français PROTICHE et le sergent-major belge F. CASSART, l'expédition compte huit membres, qui, dès le 1^{er} septembre 1890, quittent Matadi pour le Pool. Dans la traversée du massif de Palaballa, le comte SOUTCHOFF abandonne ses compagnons et retourne à Matadi.

Le lundi 6 octobre 1890, BRIART entre à Léopoldville « par un magnifique boulevard bordé d'élaeis et de bananiers... L'aspect cultural est magnifique. Propreté, travail partout : c'est un vaste jardin en plein rapport » note-t-il dans son carnet. Douze jours plus tard, l'expédition quitte

Léopoldville à bord des steamers « Ville de Bruxelles » et « Florida », vers le haut fleuve. On atteint Nouvelle-Anvers le 23 novembre et Basoko le 12 décembre 1890. Puis, par Isangi et Yanga, c'est la remontée du Lomami et l'arrivée, le 5 janvier 1891, à Bena Kamba, après de multiples obstacles, dont les indigènes riverains ne sont pas les moindres.

« Nous sommes arrivés ici vers 1 h. 1/2, enfin ! enfin ! Bena Kamba !!! la terre promise ! » note BRIART dans son carnet. « Bel emplacement pour un poste sur un éperon situé entre une petite rivière et le Lomami, à 20 - 25 m au-dessus des eaux, mais mauvaise place pour nous, car les vivres sont nuls et nos hommes vont devoir encore jeûner un peu... »

Dès lors, le voyage sur la rivière se poursuit au moyen de pirogues et d'une allège en fer, « l'Albert Thys ». Le 30 janvier 1891, à 7 h du matin, commence une navigation tourmentée et dangereuse, entravée par de nombreux rapides. De plus, c'est en territoire contrôlé par les Arabes — les Matamatambas, comme les appelaient les autochtones — que font route, depuis Isangi, DELCOMMUNE et ses compagnons.

Enfin, le samedi 2 mai 1891, l'expédition atteint Gandu, résidence de GONGO LUTETE, « La ville est très vaste », note BRIART, « formée d'un amas irrégulier de chimbèques de toutes formes... Depuis l'arrivée d'HAKANSSON, le roi a fait creuser de notre côté un fossé de 7 à 8 pieds... En avant de ce fossé, on voit quelques douzaines de crânes enfoncés sur plusieurs lignes des deux côtés de la route. En avant de la porte, qui est fortifiée et fait partie d'un boma entourant toute la ville, se trouve un véritable pavage de crânes, dont un bel assortiment se trouve appendu aux branchages du boma... ».

Le 4 mai, le résident arabe des Falls, RACHID, neveu de TIPPO-TIP, rend visite à DELCOMMUNE. « Il est en costume superbe », écrit BRIART, « blanc et or, avec des broderies d'argent tout à fait magnifiques ; un énorme solitaire au petit doigt, cadeau de STANLEY ; un magnifique sabre recourbé, tout garni de filigranes et d'argent. C'est un beau garçon, maigre, élancé, très élégant et très fier, très froid et susceptible au dernier point. La figure est jaune brun, avec des traits fins, des yeux noirs superbes, un peu trop fuyants, des cheveux noirs fixés en boucles serrées mais non crépus : le front beau, élevé, se creuse beaucoup vers les tempes, la bouche est fine, dédaigneuse. Un ensemble assez beau, quoique peu sympathique. On le voit très intelligent, très élégant... mais on le pressent faux, froid, calculateur. Il faut s'en défier ».

(3) Notamment dans le « Mouvement géographique » et la « Belgique coloniale ». Voyez M. WALRAET, « Bibliographie du Katanga », fasc. 1, Brux. 1954, n° 134, 339, 427, 428, 525, 691, 692, 1165, 1171 (art. de N. DIDERRICH) et n° 211, 270, 303, 388, 389, 396, 406, 439, 463, 464, 595, 596, 1089 (art. de P. BRIART)

Quant à GONGO LUTETE, sa « figure n'est pas aussi belle, de loin... l'homme est intelligent, certainement, moins que RACHID, mais il est aussi plus ouvert et plus bonhomme. Il vient aussi, l'après-midi, en visite solennelle et nos Haoussas, sur la route rangés, lui tirent quatre salves de fusil à blanc. Il est vêtu magnifiquement d'un pagne multicolore, d'une chemise de toile d'Europe et d'un gilet fantaisie en coton clair ; au-dessus de la tête un bonnet grec en velours rouge, présent de DELCOMMUNE ».

L'expédition séjourne à Gandu jusqu'au 18 mai 1891. Dans l'entre-temps, le baron de ROEST et le Français PROTCHE, malades, ont renoncé à poursuivre le voyage. Ils retourneront avec les gens de RACHID par Kasongo et les Falls, d'où ils regagneront Matadi. Quant à DELCOMMUNE et ses quatre compagnons, ils s'enfoncent vers le Sud, dans l'inconnu.

Jusqu'au 8 juin, date de son arrivée à Lupungu (Kabinda), l'expédition traverse d'abord une région de « grandes collines qui ondulent à perte d'horizon, arrondies au sommet et à vallées larges, parsemées de bouquets d'arbres et d'élaeis... » Mais bientôt le décor change : « pays dénudé, sec, d'apparence aride et misérable. Le chemin court et serpente sur le versant des coteaux, faisant des courbes absurdes qui n'ont ni rime ni raison... Le chemin semble privé de vie : pas d'animaux pour dire, peu d'oiseaux, pas un seul indigène sur la route ». Après le village de Kayumbe, l'expédition a beaucoup de peine à trouver le chemin qui mène à Lupungu. Le 28, BRIART part en reconnaissance. « Je fais ainsi 4 heures de marche dans les hautes herbes, dans des futaies impénétrables. Les herbes sont en feu, ce qui n'est pas gai, à cause de la chaleur, des cendres qui vous entrent dans les yeux et la bouche... Je rentre vers 5 1/2 h arrangé comme un vrai mineur, mais ayant trouvé la route de Lupungu, la grand-route de RACHID.. »

La colonne s'y engage, abordant « un immense plateau, très élevé, à hautes herbes recouvrant le sentier et le rendant très difficile ».

Le 8 juin, l'expédition atteint le grand village de Lupungu. Le chef « est un jeune homme imberbe, de taille moyenne, assez gras ; les traits sont des plus vulgaires, le nez gros et couturé par la variole, qui lui a sans doute aussi enlevé l'œil dont il est privé... »

Quant à la localité, « c'est une vraie ville, située sur le haut d'une colline en fer à cheval, dont elle occupe toute l'arête, de val en val. Elle est principalement formée d'une grande et longue rue, large de 4 à 10 mètres, s'étendant sur cette arête de la colline, sur une distance de plusieurs kilomètres. De côté et d'autre de la rue se trouvent les chimbèques, la plupart du temps enfermés dans des enclos formés d'herbes ou bien à claire-voie, au nombre de 5, 10 et plus, selon l'importance de la famille du chef qui habite l'enclos... Les grands seigneurs habitent naturellement le long de la rue, au point culminant. C'est là aussi que LUPUNGU demeure, toute la journée, dans son barza...



Alexandre DELCOMMUNE
(1855-1922)

(Là) se prélassent le Roi, étendu sur des nattes et fumant sa pipe de chanvre, ce qui le fait tousser comme le plus malheureux des asthmatiques... »

GONGO LUTETE rejoint l'expédition à Lupungu. Il va sur le Lubilash, déclare-t-il, faire la guerre à un chef qui aurait cherché noise à LE MARINEL.

Le 17 juin, la colonne DELCOMMUNE reprend la route du Sud : « beaucoup de rivières et de marécages : le pays est très arrosé », note BRIART, qui écrit plus loin, à la date du 19, « le pays se relève beaucoup, sous forme de hauts plateaux, entrecoupés de vallées fréquentes où paressent de nombreux ruisseaux qui s'étalent en marécages... »

Depuis le départ de GANDU, l'expédition traverse les régions nord-occidentales du territoire qui, neuf ans plus tard, constituera le domaine du Comité Spécial du Katanga. C'est un pays de vastes plaines, dont l'altitude oscille entre 500 et 1000 mètres et qui sont drainées par le cours moyen du Lualaba, par les tronçons inférieurs de ses affluents et aussi, à l'Ouest, par le cours supérieur du Lomami. Toute cette région, qui a subi une longue période d'érosion, présente, dans son ensemble, l'aspect d'une pénélaine (4).

(4) M. ROBERT, « Le Katanga physique » (Brux., 1950, p. 218).

Le 21 juin, BRIART arrive, exténué, à Mwana N'Goy, village situé sur un grand et long plateau. Le chef est « un gros et solide gaillard de 35 à 40 ans, bien gras et dodu, avec une figure assez avenante et assez douce, portant la barbe au menton, la chevelure entière; au front, la couronne royale en fil de laiton enroulé et en perles bleues... »

Le pays du cuivre n'est plus très éloigné. En effet, écrit BRIART, « ils ont ici beaucoup de cuivre rouge, dont ils se servent pour des bracelets, des colliers, des plaques protectrices, etc. Aussi refusent-ils nos mitakos... » La rivière Lubilash est franchie le 2 juillet. Au delà, le pays est plus peuplé: « Nous traversons de grands villages, souvent en construction, environnés de champs de

Le 19 juillet, l'expédition pénètre dans ce très important village que CAMERON traversa dix-sept ans auparavant. Le chef, beau jeune homme, « est vêtu d'une belle peau de singe recouverte d'un pagne en étoffe européenne; sur les épaules, il porte une couverture d'origine arabe. Il a l'air aimable et gai, et cause de façon agréable... »

Deux jours plus tard, KASSONGO signe le traité reconnaissant l'autorité de l'Etat Indépendant, dont, jusque-là, l'existence était complètement inconnue dans la région.

D'une reconnaissance géologique poussée jusque dans les terres du chef SAMBA, DIDERRICH revient en hâte au camp annoncer que des escarmouches ont été engagées avec les gens de ce roitelet. HAKANSSON est chargé des opérations



Lac Kisale. Banc de papyrus en dérive. C'est le 27 août 1891 que Delcommune et ses compagnons parvinrent au bord de ce lac, à Kikondja

manioc et de patates douces... » C'est le pays des Baluba.

A partir du 11 juillet 1891, l'altitude diminue rapidement: « on voit clairement que nous marchons vers une large vallée. Le Lomami n'est pas loin ». En effet, dès le lendemain, la rivière est atteinte. BRIART ne manque pas d'y prendre un bain revigorant, tandis que DELCOMMUNE et DIDERRICH décident d'abattre plusieurs hippopotames pour nourrir les porteurs.

Le butin de chasse plonge ceux-ci et les Haoussas dans le plus profond ravissement. « Le chef (DELCOMMUNE) n'est pas loin de passer pour un dieu. Le souvenir de cette chasse restera ici dans les mémoires... C'est très agréable de voir cet amas de viande, qui donnera à nos porteurs et soldats un peu de vigueur et de gaieté, à moins que ce ne soit de la dysenterie... ». Le passage de la rivière est situé par 7° 30' lat et 25° 33' long. E. Greenwich, à deux jours de marche de Kassongo-Kilemba.

de représailles, ce dont il s'acquitte parfaitement avec l'aide des gens de KASSONGO, qui en profitent pour brûler de nombreux villages de leurs ennemis.

Le 1^{er} août, le joli lac Moria, vu et décrit jadis par CAMERON, est atteint. Ses eaux calmes, note BRIART, « dorées par le soleil couchant tout vermeil, avec ses nombreux villages lacustres et nombreux canots qui le sillonnent en tous sens, nous reposent admirablement des terrains secs ou noircis par l'incendie dont nos yeux sont depuis si longtemps fatigués ».

Le lendemain est, pour BRIART, selon son expression, « un des jours les plus néfastes de sa vie ». Une troupe bien armée de négriers du Bihé, aidée par des chefs locaux, est sur le point de surprendre BRIART et HAKANSSON dans un guet-apens. Alertés par un billet de DELCOMMUNE, nos deux hommes peuvent s'échapper, mais doivent subir, avec quelques Haoussas, une fusillade nourrie de la part des Bihénois, qui arboraient

le drapeau portugais ! En se repliant, BRIART est atteint d'une balle dans le coude et d'une flèche dans le genou. Plusieurs autres soldats et porteurs sont tués ou grièvement blessés.

Toute l'expédition se retrouve de nouveau, le 8 août à Kassongo-Kilemba, où elle séjourne jusqu'au 20. De là, elle se dirige vers Kikondja et le Lualaba. BRIART, qui chevauche une des hémionnes de la colonne, note que « le pays se fait de plus en plus désert, aride et vilain ; la route passe dans le lit de plusieurs torrents desséchés... »

Quittant la vallée de la Mwenze, la caravane escalade un « immense plateau sec, couvert d'herbes peu élevées, d'arbrisseaux épineux et de bois, où les traces de gibier sont excessivement nombreuses... »

Le 23 août, la Lovoi est atteinte. Sur ses rives sont établis des fabricants de sel. Passé la rivière, le pays devient plus montagneux. DIDERRICH se réjouit de pouvoir faire de nombreuses observations géologiques dans ces terrains de gneiss, quartz et grès où abonde le mica.

Le 27, enfin, le Lualaba est en vue. « Il est là, devant moi, note BRIART, sous la forme d'une immense lagune s'étendant à perte de vue... Cela a un aspect immense, bas, marécageux... Kikondja est tout près du camp dans les environs d'une anse où courent quelques petits batelets... Nous sommes ici, pour la première fois, en proie à la mouche tsé-tsé. Il y en a des milliers qui sont terriblement piquantes. Elles nous sucent le sang même au travers de nos chaussettes ».

Le chef KIKONDJA, après beaucoup d'hésitations, se décide enfin à procurer à l'expédition les canots dont elle a besoin pour poursuivre sa route, et, le 30 août, la caravane se remet en marche dans l'ordre habituel : DELCOMMUNE en tête avec 20 hommes ; les bagages, que surveille BRIART ; DIDERRICH ; puis CASSART avec une partie des porteurs ; enfin HAKANSSON en arrière avec quelques hommes.

« Le pays est très légèrement ondulé, peu arboré, mais le plus souvent d'apparence assez fertile... La race est superbe, forte et bien musclée, peut-être encore plus belle même que les Bangalas... »

Ce jour-là devait être, pour l'expédition, l'un de ses plus pénibles souvenirs. HAKANSSON, resté en arrière-garde, ne rejoint pas, le soir, ses compagnons au campement de la Lovoi. Des hommes envoyés aux nouvelles reviennent narrer comment l'officier suédois, à la suite d'une altercation avec des indigènes d'un village voisin, a été atteint d'une flèche au côté gauche de la poitrine et d'un coup de lance dans la nuque. Tout le groupe d'indigènes s'est alors précipité sur lui et l'a achevé, ainsi que 12 Haoussas.

« Cette nouvelle nous est arrivée comme un coup de foudre », écrit BRIART en proie à une vive émotion, « brisant en nous toute énergie et toute force morale... Pauvre HAKANSSON ! Il avait parfois de mauvais moments, mais il était plein de cœur et de courage ».

Ce funeste coup du sort est presque un désastre pour l'expédition qui y perd, outre un excellent chef et de bons soldats, une douzaine de fusils « Chassepot », plus d'un millier de cartouches, le « Winchester » d'HAKANSSON, le fusil de chasse de DIDERRICH, quelques caisses et 4 rouleaux de mitakos.

Après s'être d'urgence réunis en conseil, les membres de l'expédition décident de ne pas venger immédiatement la mort de leur ami — ce qui coûterait encore trop cher sans doute —, de continuer leur voyage aussi vite que possible et de revenir ensuite punir KIKONDJA de la trahison de ses gens.

Le lendemain, 31 août, la colonne reprend la route, BRIART occupant cette fois la place d'HAKANSSON à l'arrière-garde.

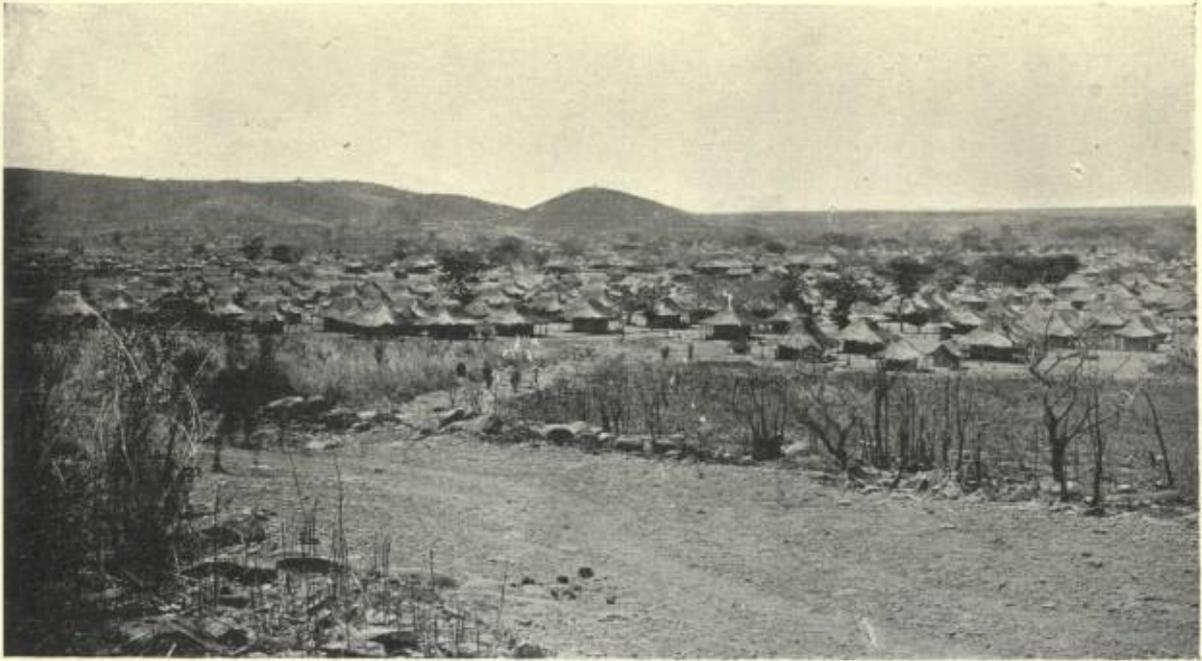
« Nous éprouvons tous une surprise très grande en voyant le Lualaba », note-t-il. « Ce n'est pas cette immense rivière que nous croyions voir au sortir de la vaste expansion du Kikondja. Elle nous représente à peine la Meuse à Dinant. C'est une belle rivière calme et lente de 137 m de largeur, d'une faible vitesse de courant, mais d'une belle profondeur... »

Les préparatifs de traversée sont troublés par les indigènes riverains avec lesquels de vaines négociations sont engagées pour la fourniture de canots. L'alerte est chaude et l'expédition doit même faire usage de ses armes. Enfin, 7 canots sont récupérés et la traversée du Lualaba s'effectue sans trop de peine. Tout est terminé le 1^{er} septembre.

Trois jours plus tard, c'est le départ vers le pays de MSIRI. « La caravane présente un aspect vraiment important : formée d'environ 350 personnes, elle s'étend sur les petits chemins sinueux comme un serpent énorme d'un kilomètre de longueur. En



La rivière Lufira aux chutes de Kiubo. L'expédition Delcommune contempla ce spectacle le 26 septembre 1891.



Bunkeya, qu'atteignit l'expédition Delcommune le 6 octobre 1891

avant, DELCOMMUNE, précédé des guides ; puis les femmes et les bagages ; puis CASSART suivi des 2/3 des charges, enfin DIDDERICH suivi du reste. Je reste à l'arrière... l'œil et l'oreille au guet, pressant les traînants, encourageant les faibles... c'est une vie fatigante, tant pour le corps que pour l'esprit... »

Le pays n'est guère agréable à traverser : tantôt ce sont de profondes ravines où croupissent des marais, tantôt une immensité d'herbes, sans un pouce d'ombre, sans un souffle de brise rafraîchissante. Après Mupuna et Mwanza, voici Kayumba, grand village fortifié, tout plein de bananiers « La Lufira est à quelques mètres sous nous, encaissée dans un lit à pic, et roule des eaux claires sur un fond, tantôt de sable, tantôt de vase... Mais je remarque une euphorbe qui porte de singulières fleurs : quatre ou cinq crânes blanchis fichés au bout de ses branches, lui font une floraison aussi lugubre que possible ».

Le chef KAYUMBA est « une figure à la Louis XI, maligne et astucieuse, pas belle. Il est encore jeune et paraît fort ». Il promet les guides nécessaires pour aller chez MSIRI, tout en engageant l'expédition à se défier des troubles qui règnent dans ce territoire. Après quelques ennuis causés par les gens de KAYUMBA, dont la duplicité ne semble faire aucun doute, l'expédition traverse la Lufira et s'enfoncé, sans chemin, dans les montagnes, pour trouver la route du Katanga.

D'un commun accord, elle décide de nommer « Monts HAKANSSON » la série des hauteurs qui à l'ouest dominant Kikondja.

De Kayumba, sur la Lufira, à la « capitale » de l'empire de MSIRI, l'expédition DELCOMMUNE parcourra, pendant près d'un mois, des régions d'aspect varié : rebord escarpé du bourrelet kiba-

rien, plateau des Kibara, plaine de la Lufira.

Le bourrelet kibarien, tout d'abord, et dès le 14 septembre 1891 : « En face de nous, une grande montagne à escalader... La côte que nous devons traverser est absurdement longue et escarpée. Il n'y a pas de chemin et ce ne sont qu'éboulis de grès, de schistes et de quartzites... »

Puis c'est le plateau des Kibara :

« Le chemin des chèvres que nous suivons depuis quelques jours se continue encore... Arrivés au sommet, nous trouvons un meilleur chemin. Bonne route et bonne marche sur un plateau très élevé et facile, où nous dépassons 1.500 mètres... »

Mais la Lufira est en vue et l'expédition s'y dirige en descendant le long de roches très escarpées : « Je n'aurais jamais cru, note BRIART, qu'un tel chemin fût praticable pour des mules et des hommes chargés ».

Le 22 septembre, la plaine de la Lufira est atteinte : « Vers 10 heures, nous sommes au bord de cette rivière, qui coule avec un tapage énorme sur les rochers ». Après les chutes de Kiubo, que BRIART eût pu admirer à l'aise si une fâcheuse dysenterie ne l'avait forcé à se coucher, la marche se poursuit dans la plaine alluvionnaire de la Lufira, couverte de « graminées et d'herbes diverses qui servent de pâturage à nombre de troupeaux de buffles, zèbres, antilopes... »

Par des guides et des messagers, l'expédition commence à recevoir des nouvelles des Européens qui résident à Bunkeya, centre politique de l'empire de MSIRI. Mais ces informations sont très fragmentaires et souvent contradictoires. Sont-ce les missionnaires anglais d'ARNOT, les compagnons de LE MARINEL ou d'autres explorateurs étrangers ? Aussi BRIART, le 2 octobre, s'empresse-t-il d'écrire « des lettres en anglais, en portugais



Le lieutenant Alexandre LEGAT (1860-1898). « petit homme maigre, vif, nerveux, d'apparence très énergique... »

et en français, destinées à ces Messieurs qui habitent Bunkeya ».

Enfin, le 6 octobre, est atteinte la grande agglomération de Bunkeya, but suprême de l'expédition. « C'est un vrai désenchantement que nous éprouvons, écrit BRIART, après nous être fait une foule d'images magnifiques et délicieuses de ce pays de Cocagne, décrit au moins de cette façon par ceux qui y ont passé ».

Le 8 octobre, tôt dans la matinée, l'expédition est rejointe par le commandant du poste de Lofoi, le lieutenant LEGAT, « un petit homme maigre, vif, nerveux et d'apparence très énergique », qui narre à DELCOMMUNE et à ses compagnons les événements survenus dans l'empire de MSIRI depuis l'arrivée des Belges. Selon LEGAT, le chef muyeke « est le seul homme vraiment intelligent qui se trouve ici ; malheureusement il est très vieux et n'a plus cette grande richesse de poudre qui le faisait roi de toute cette vaste contrée qui lui est attribuée sur les cartes... »

Le 9, visite à la mulâtresse Maria da FONSECA, principale épouse de MSIRI. « C'est une femme d'un certain âge, qui a dû être fort bien quand elle était jeune ; elle est vêtue d'un pagne de velours grenat et d'un mouchoir noué autour de la tête. Une trentaine d'anneaux d'ivoire aux bras et aux jambes... Un collier d'or et un collier de vionngas (5) au cou, une profusion de bagues à tous les doigts. Tels sont les ornements de la dite personne, nonchalamment étendue sur une sorte de sofa rustique dont elle se lève pour nous dire bonjour et nous serrer la main... »

Mais voici, non loin de là, un spectacle beaucoup moins agréable : « Ici on fait des collections de têtes de nègres, dont de nombreux crânes sont plantés aux piquets des barricades. Quelques-unes, presque fraîches, sont étalées sur une sorte d'estrade, attendant que le soleil et les mouches les aient rendues propres et blanches et dignes de figurer comme pièces de la collection royale ».

Le lendemain, 10 octobre, visite officielle à Msiri. DELCOMMUNE, monté sur son âne, se porte à la rencontre du chef avec 25 Haoussas en uniforme, drapeau au vent et clairons sonnans la marche. Le Roi paraît, mais, avant l'entrevue, se déroule une fantasia menée, sur un rythme endiablé, par les guerriers de MSIRI ; après quoi, non content d'avoir fait attendre ses hôtes en plein soleil, le chef se met à esquisser un pas de danse, au son des marimbas et des tambours, tandis qu'une de ses épouses, MAHANGA, se livre à une exhibition chorégraphique du plus bel effet.

« MSIRI est vieux, note BRIART qui observe la scène, « très décati, très souffrant. Sa figure maigre et toute ridée prend parfois un air de souffrance qui fait peine. Les yeux sont encore très vifs, très brillants... Il est de taille moyenne, assez courbé... Il était aujourd'hui vêtu d'un pagne rouge bordé de bleu, faisant de très nombreux tours..., une sorte de grande fraise, comme tuyautée, à très nombreux plis, lui entoure la taille, de sorte que le haut du corps sort tout minime de cet amas d'étoffe. Il porte au cou de nombreux vionngas et d'autres perles. Sur la tête, un vaste chapeau formé de perles, de plumes de perroquet rouge avec un rang de boutons dorés au milieu desquels s'étale une ancre d'or. Ce chapeau royal est superbe en son genre ; il forme une sorte de mitre vraiment remarquable ».

Et BRIART de prophétiser :

« [MSIRI] voit sombrer son ancienne puissance ainsi que l'empire assez vaste qu'il était parvenu à fonder. Après lui, tout sera morcelé et Bunkeya disparaîtra... Cette terre est mûre pour l'occupation par la race blanche et plusieurs le savent et le disent ». Le chef lui-même n'hésitait pas à confier à ses proches : « Après moi..., il n'y a que le blanc qui soit capable de vous gouverner ».

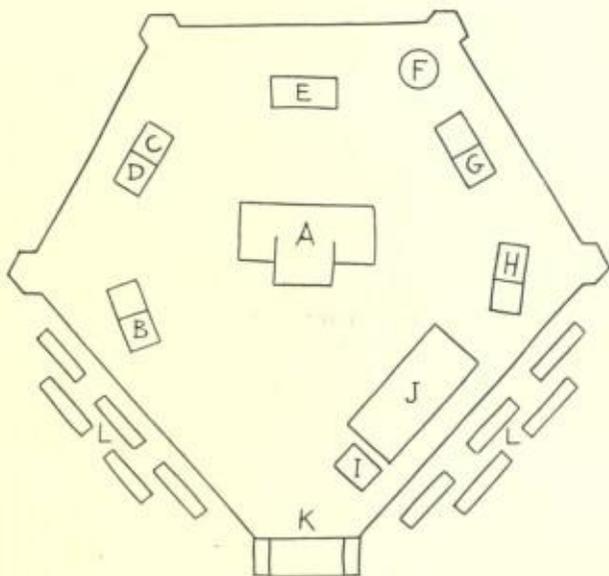
Dans le Sud, le chef TENKE est en révolte ouverte contre MSIRI, qui demande en vain l'aide de DELCOMMUNE pour châtier le rebelle. Aussi l'expédition décide-t-elle de ne pas demeurer plus

(5) Il s'agit du coquillage « Kilungu ».

longtemps à la cour du potentat déclinant. « Il en est avec [MSIRI] comme avec le Katanga, cet Eldorado que l'on nous décrit en termes si pompeux », note BRIART le 13 octobre, et il poursuit : « Nous ne trouvons ici qu'un vilain pays très peu habité, aux vastes steppes incultes, où les vivres sont presque inconnus en ce moment, où même les rivières ne contiennent pas d'eau. Où donc est cette atmosphère de paix et d'abondance qu'ARNOT nous dit dans laquelle on se trouvait il y a quelque temps, lorsque le Roi, porté sur la litière, allait dans ses campagnes encourager ses laboureurs au travail et au bonheur ? Et les quarante-trois villages importants vus par ARNOT dans une promenade de deux heures ? »

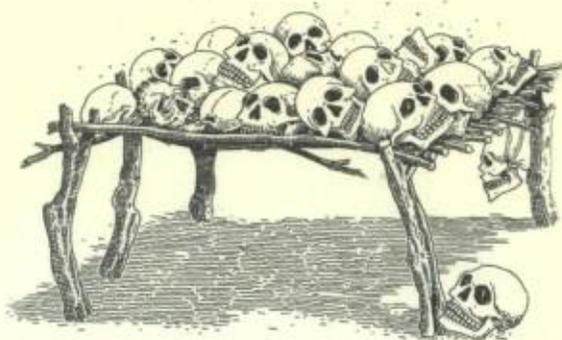
Aussi est-ce sans aucun regret que BRIART et ses compagnons quittent Bunkeya, le 19 octobre 1891, pour se rendre chez LEGAT au poste de Lofoi. Deux jours plus tard, après une marche exténuante l'expédition atteint la station de l'Etat.

« C'est un vaste pentagone qui sera bientôt complètement palissadé, situé sur les bords du Lofoi, une petite rivière dont l'eau est excellente. Au milieu la maison de LEGAT, une maison à 3 chambres blanchies à la terre à pipe, avec une large véranda sur tout le pourtour... ; à gauche, la maison du second et, en retrait, la cuisine... L'ensemble est très gentil... Il faut féliciter LEGAT de cette jolie installation... Le tout est entouré d'une palissade pentagonale aussi, avec un redan à chaque angle, permettant de battre les côtés en cas d'attaque... Monsieur LEGAT a construit derrière sa maison un magasin fermé, où il renferme ses provisions de cartouches, ses étoffes, sa poudre... »



Le poste retranché de Lofoi en octobre 1891.
d'après un croquis du Dr BRIART.

A : Maison de Legat — B : Habitation du second
C : Cuisine — D : Menuiserie — E : Poudrière
F : Bergerie — G et H : Maisons des femmes — I : Poulailier
J : Grand hangar — K : Porte
L : Chimbèques des Haoussas. etc.



Pièces les plus fameuses des collections royales :
les crânes-trophées de guerre, orgueil de Msiri.

Le séjour à Lofoi se prolonge jusqu'au 11 novembre. Pendant plus de trois semaines, DELCOMMUNE, BRIART et CASSART chassent l'hippopotame, le buffle et l'antilope, en vue d'assurer à l'expédition une réserve de viande boucanée. De son côté, DIDERRICH se livre à des prospections géologiques.

Le 27 octobre, les missionnaires établis à Bunkeya rendent visite aux explorateurs. CRAWFORD « est un jeune homme d'une bonne trentaine (6), pâle, anémié déjà, portant toute sa barbe. Il a l'air très bon et très doux. Mr LANE a 35 ans environ, fort et grand, l'air moins intelligent que l'autre, mais mieux portant de beaucoup. Il ne porte que la moustache et a une tête de cheval, au menton très prononcé. Ils sont vêtus à l'européenne, tant bien que mal, avec col, cravate, manchettes, etc. Nous n'avons pas pris tant de précautions pour nous habiller ».

Le 11 novembre 1891, l'expédition quitte Lofoi pour se rendre au village du chef KATANGA. Après une courte halte à Likukwe, où réside un frère de MSIRI, elle se dirige vers la Lufira. Le temps est gris, pluvieux, « un vrai ciel de Belgique, très agréable pour la marche ». Le chemin s'engage « dans une forêt peu épaisse, aux arbres peu vigoureux... Sur d'énormes fourmilières (7) poussent de grandes Euphorbes qui rappellent tout à fait les cierges du Pérou ».

La pluie, qui tombe depuis quelques jours, a transformé le paysage : « Les arbres verdissent comme à vue d'œil, les montagnes perdent leur aspect rude et aride... Sous peu, nous marcherons dans un vrai parterre où les fleurs pousseront comme par magie. Déjà de nombreux iris parfument le sol de leurs larges fleurs violettes, jaunes ou blanchâtres... ».

Le 15 novembre, fête patronale du Roi-Souverain, en l'honneur duquel BRIART et ses compagnons vident leur dernière bouteille de champagne ! Deux jours plus tard, l'expédition passe à proximité des salines de Mwashya, qui, aujourd'hui

(6) En réalité il avait à peine 21 ans à cette époque.

(7) Entendez « termitières ».



Salines de Mwashya, que vit l'expédition Delcommune le 17 novembre 1891

d'hui encore, sont exploitées par les autochtones. « Ces salines, note BRIART, sont le résultat des sources chaudes très salifères qui sortent des fentes d'un terrain rocheux à stratifications presque verticales... Toute la surface environnante est recouverte de croûtes salines blanchâtres ». C'est là que LEGAT quitte l'expédition qu'il avait accompagnée depuis Lofoi. Le pays des Basanga est atteint. « On dit, note BRIART, que Tenke est riche en vivres. Tant mieux pour nous et nos hommes ». En tout cas, la région est fort giboyeuse et verdit de plus en plus. « D'immenses troupeaux de zèbres et d'antilopes paissent dans les plaines, où les termites ont multiplié si bien leurs petits monuments que la plaine ressemble à un immense cimetière où toutes les pierres seraient arrondies... »

Le 22 novembre, BRIART et ses compagnons font halte au village du chef KATANGA. Son aspect pauvre et affamé inquiète l'expédition. « Les gens sont maigres et semblent n'avoir pas grand'chose à se mettre sous la dent... Ce n'est certes pas ici que nos hommes trouveront de quoi se remplir le ventre à gogo ; il nous faudra aller jusqu'à Tenke, que l'on dit riche en vivres de toutes sortes ».

Les porteurs, mis au courant de la prochaine pénurie alimentaire, manifestent néanmoins le désir de poursuivre la route jusqu'à Nyangwe avec toute l'expédition.

DIDDERRICH va visiter les mines de cuivre à quelques heures de marche du village. « Que nous sommes loin de ce pays d'Ophir dont parlait Wauters... ! note le docteur, qui poursuit : « Il y a du cuivre, sans doute, mais l'or ! Il n'y a que Didderrich qui ait une pièce d'or monnayée dans tout le Katanga... Quel pauvre pays et quels pauvres gens ! »

Pour extraire le minerai de cuivre, « les indigènes ont fait de nombreux puits de 5 à 8 m de profondeur à travers les dépôts superficiels, une

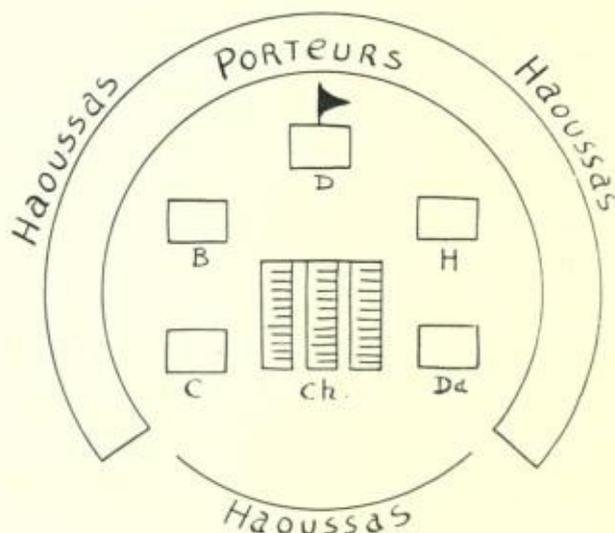
couche blanchâtre argileuse et une troisième couche inférieure ; c'est dans ces deux dernières qu'ils ont exploité la malachite qui se trouve sous forme de rognons... »

Après que le chef KATANGA eut signé le traité reconnaissant la souveraineté de Boula-Matari, l'expédition se dirige vers Tenke après avoir traversé la Lufira. « C'est aujourd'hui, note BRIART, notre premier jour de marche vers le pays, la civilisation et toutes les bonnes choses qu'elle nous procure avec tant d'abondance ! » Hélas ! la famine commence à s'installer : « Nos hommes vont être obligés de se serrer le ventre jusqu'à Tenke... Ils sont déjà réduits à manger des herbes et des racines, souvent malsaines, qui leur donnent la nausée et leur causent des vomissements... »

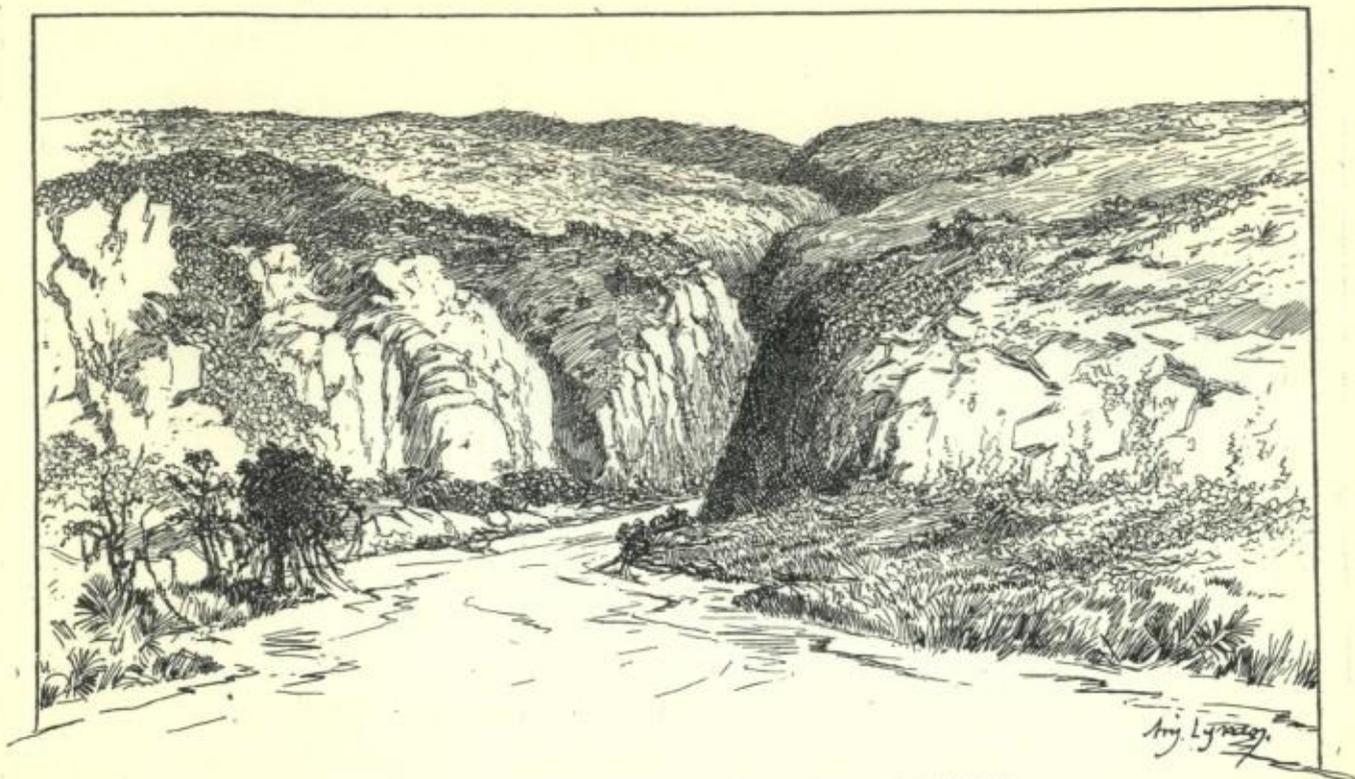
Enfin, voici Tenke, le 28 novembre 1891, point le plus méridional atteint par l'expédition. « C'est un grand tembé, garni de palissades et de fossés, au milieu d'une vaste plaine toute cultivée, dominé par des montagnes boisées, qui doivent être, au moins en partie, le mont Koni, le point culminant du Katanga ».

Les habitants se méfient des nouveaux venus et n'apportent que fort peu de vivres. Le chef se décide néanmoins à rendre visite aux blancs. C'est « un grand et fort vieillard de 60 ans, tout rasé, l'air sympathique, ressemblant fort à un bon curé de campagne. Il porte une vieille jaquette rouge de hussard anglais, un châle écossais et une vieille barrette rouge comme coiffure... » Il fournit des renseignements sur la route à suivre vers le Luabala, ajoutant qu'on peut trouver, non loin de ses rives, des grands arbres pour construire des ca-

Schéma du type de camp adopté par l'expédition DELCOMMUNE (d'après un croquis du Dr BRIART)



- D. : Tente de DELCOMMUNE
- H. : Tente de HAKANSSON
- B. : Tente de BRIART
- Dd. : Tente de DIDERRICH
- C. : Tente de CASSART
- Ch. : Charges



Le Lualaba à l'entrée des gorges de Zilo (Dessin d'A. LYNEN)

nots. Il dit aussi que le fleuve présente quelques rapides à certains endroits, mais qu'on peut les franchir sans trop de difficultés.

Après la signature de l'acte de soumission de TENKE à l'Etat du Congo, DELCOMMUNE et ses compagnons vont s'efforcer, neuf jours durant, d'obtenir des vivres du chef, tâche que la pauvreté du pays en denrées comestibles rend particulièrement ingrate. Enfin, le 10 décembre 1891, l'expédition quitte Tenke. Le pays qui la sépare encore du Lualaba, vaste plateau entrecoupé de vallées peu profondes, est quasi inculte et désert. Aussi le problème du ravitaillement commence-t-il à se poser avec acuité. Plusieurs soldats et porteurs souffrent de la faim et de la dysenterie. Certains tombent en cours de route pour ne plus se relever. « Beaucoup font vraiment pitié : le ventre est creux, la figure toute souflée, les yeux éteints ; ils semblent n'avoir plus la force de se mouvoir ». Dans le « Camp de la famine », que BRIART s'est vu contraint d'établir pour y rassembler les malades et les éclopés, « aucun bruit, aucun souffle, aucun rire... Tous couchés dans leurs huttes de feuillage, ils cherchent le sommeil qui doit leur rendre l'abstinence supportable... Ces hommes hâves et décharnés, étendus auprès de leurs feux, sans un cri, sans une plainte, comme privés de vie et de volonté, forment un tableau sombre et décourageant ».

Mais voici qu'arrive la Providence, sous les traits de DIDERRICH, accompagné de 45 hommes porteurs de caisses pleines d'épis de maïs. Le camp se transfigure aussitôt : « Les feux se rallument,

les conversations vont leur train et des mâchoires avides croquent à belles dents les savoureux épis grillés. Le rire recommence, les interpellations se croisent d'un bout à l'autre du camp, les hommes plaisantent les jours passés, la misère et la mort qui les guettaient ; ils ont déjà oublié leurs frères qui sont morts... et leurs propres souffrances ». Hélas ! ils n'étaient pas pour autant au bout de leur calvaire !

Le 19 décembre, le Lualaba est atteint à Mussima, à une trentaine de kilomètres au nord de la frontière méridionale de l'Etat. « C'est ici que doit prendre fin, écrit BRIART, notre voyage par terre. Nous devons descendre le Lualaba autant que possible. Notre route de terre nous aura coûté cher en hommes, sans parler des hommes perdus à Kikondja ».

Des canots sont construits, tant bien que mal, avec des arbres trouvés aux environs de Mussima. Pour le ravitaillement, les produits végétaux ne sont pas rares, mais la viande fait souvent défaut. Voici les fêtes de Noël et Nouvel-An. BRIART songe avec mélancolie au pays et aux siens et confie à son carnet une évocation à la fois émouvante et humoristique des réunions familiales et amicales dans la maison paternelle.

Le 31 janvier 1892, alors que fiévreusement se poursuit le travail de construction des canots, parvient au camp la nouvelle de la mort de MSIRI, survenue à Bunkeya, de la manière que l'on sait, le 20 décembre 1891. « La nouvelle de la mort du tyran, note BRIART, a été accueillie (par les indigènes du Lualaba) avec grande satisfaction,

dances et cris de joie. Ils criaient tous : « Msiri est tué. Tant mieux. Maintenant c'est le chef blanc qui est roi à Bunkeya et nous serons plus tranquilles ». Mais, à ce moment, DELCOMMUNE et ses compagnons croient que c'est LEGAT qui a tué MSIRI. Ils ignoraient, en effet, que, le 14 décembre 1891, une autre expédition, celle de STAIRS, était arrivée à Bunkeya et que le lieutenant BODSON avait mis fin, d'un coup de revolver, au règne tragique du chef muyeke, non sans payer lui-même le tribut suprême à la cause de l'Etat.

Enfin, le 25 février, une vingtaine d'embarcations sont prêtes, « infâmes bachots, note BRIART, sur lesquels on ne passerait pas une rivière dans le bas ». Dès le lendemain, le camp est levé et les quelque 200 survivants de l'expédition se remettent en route après plus de deux mois de séjour à Mussima et aux environs immédiats. Trois jours plus tard, le 29 février, BRIART écrit dans son journal : « Nous commençons aujourd'hui notre vraie première descente du fleuve, avec assez bien de charges dans nos canots, qui marchent vraiment très bien, surtout le boat le « Lunda »... Le fleuve se présente comme une rivière calme, parfois troublée par quelques pointes rocheuses qui émergent leur tête noire ou se décèlent par des remous et des tourbillons... » Et le docteur ajoute : « Je calcule ce matin que j'ai quitté Anvers et mon père depuis 629 jours aujourd'hui... cela commence à compter ! »

Tandis que les canots descendent le fleuve, à une vitesse ne dépassant pas celle de la marche, une partie des hommes et des charges, sous la direction de DIDERRICH, emprunte la voie de terre. Bientôt, la navigation, souvent freinée par des rapides, devient plus périlleuse et quelques canots, trop lourdement chargés, chavirent entraînant la perte de précieuses marchandises, armes et munitions. On déplore même la noyade d'un Haoussa. Chaque étape sur le fleuve doit être précédée d'une reconnaissance, tâche souvent pleine d'embûches où Blancs et Noirs risquent leur vie à la moindre fausse manœuvre. L'excitation nerveuse est telle que des discussions très orageuses éclatent entre DELCOMMUNE, au caractère brusque et inégal, et ses compagnons — DIDERRICH surtout — qui maugréent contre le mauvais sort.

Le 6 avril, l'expédition atteint Kazembe « bâti sur la rive droite dans des îles marécageuses qui semblent en ce moment tout à fait sous l'eau ». Quelle est la race des habitants ? Sont-ce des Lundas ou des Bayeke ? Renseignements pris, « ce sont les Bayeke qui ont pris et brûlé Kazembe, dont la population a émigré vers l'Ouest avec son chef... »

Après Kazembe, « le pays devient plus pittoresque. Nous marchons comme dans un cirque de montagnes, qui sont des pointes isolées ou forment les supports des hauts plateaux qui bordent la plaine très large et très marécageuse où serpente le Lualaba... L'étrange, c'est qu'on n'y retrouve aucune trace de vie, sous quelque forme que ce soit... » Mais voici que, le 11 avril, l'expédition

contemple l'extraordinaire spectacle des rapides de Zilo : « Le Lualaba se précipite dans une brèche semée de gros blocs contre lesquels ses eaux se jettent et se brisent avec une violence inouïe. Le fleuve ne tombe pas, mais ses eaux se précipitent dans ce couloir, se bousculant avec une violence, une impétuosité, un tapage effrayants... L'œil peut à peine suivre les filets d'eau qui courent l'un sur l'autre, se mêlent dans un chaos de poudre et de vapeur... »

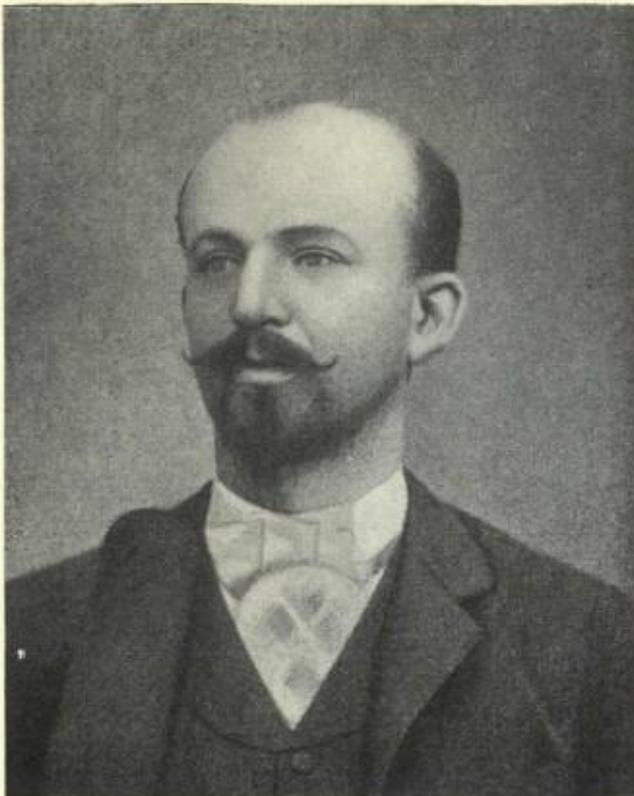
À la recherche d'un passage pour le transport des canots vers le nouveau bief navigable du Lualaba, « nous nous trouvons, écrit BRIART, à une hauteur de 100 à 200 m du fleuve, qui a dû descendre cette pente en peu d'instant et sur une courte distance. À cette hauteur, nous dominons la plaine où le Lualaba serpente d'une façon si peu menaçante encore ; puis nous le voyons s'agiter et se lancer dans le couloir qu'il s'est creusé, comme s'il voulait reprendre le temps qu'il a mis à creuser le cañon... »

Le 18 avril, à la veille du départ pour le franchissement des gorges de Zilo, DELCOMMUNE tient un discours aux hommes, réunis tous, malades, blessés et bien portants : « Nous avons un fort coup de collier à donner, mais qui nous épargnera bien des peines postérieures : nous aurons une bonne vingtaine de jours à peiner dur pour amener nos canots ici, puis en eaux calmes ; mais, fini cet ouvrage, nous n'aurons plus guère qu'à nous laisser aller au courant d'un fleuve qui nous amènera sans fatigue à Kikondja et Kayumba d'abord, à Nyangwe ensuite, où finit presque notre voyage ».

Dans les jours qui suivent, l'expédition DELCOMMUNE va tenter de frayer un passage aux canots et aux charges avec l'espoir de retrouver un bief navigable du Lualaba : « Il s'agit de faire



Le Lualaba près de Kazembe



Jules Cornet, géologue de l'expédition Bia-Francqui
(1865-1929)

monter, puis descendre des rampes rocheuses de 250 m à nos canots, travail dur, mais que nos hommes exécutent assez bien... » Le 19 avril 1892, le village de Moanga est atteint, puis, le 26, celui de Salabwe, où des trafiquants Bihénos, revenus du Katanga, faisaient leurs préparatifs de départ. Leur chef, Sebastao, est un « grand long diable de mulâtre, d'assez belle figure ». Il montre à BRIART un reçu de deux lettres adressées par le géologue Jules CORNET à un certain THOMPSON (8). C'est ainsi, tout à fait par hasard, que l'expédition DELCOMMUNE apprend la création de la Compagnie du Katanga et l'envoi en Afrique de la mission BIA. « Que viennent-ils faire ici ? s'interroge BRIART, « sans doute chercher de l'or et du cuivre, comme nous, et comme nous sans doute ils retourneront sans avoir rien trouvé. On n'y aura gagné qu'un second rapport de pure géologie et une immense coupe » (9). DELCOMMUNE et ses compagnons reçoivent de plus amples détails sur la mort de MSIRI, mais ignorent toujours l'existence de l'expédition STAIRS et ne savent donc pas que c'est le lieutenant BODSON qui a été tué après avoir lui-même abattu MSIRI.

Les difficultés de transport des canots s'accroissent, comme en témoignent ces notes désabusées de BRIART, en date du 1^{er} mai 1892 : « Nous prenons aujourd'hui les deux plus lourds canots, celui de DIDERRICH et le mien ; ce sont deux pesants morceaux et ils n'arriveront pas le jour même. C'est un rude ouvrage, en effet, que de traîner partout sur du sable, sur des roches poin-

tues, ces embarcations qui sont déjà difficiles à manier sur eau, leur élément véritable. Le pis est qu'arrivés au camp, presque tous les canots ont reçu des accrocs importants qui nécessitent des raccommodages souvent très malaisés à exécuter. Quand aurons-nous fini cette corvée ? »

Le ravitaillement n'est pas aisé non plus. Les villages voisins des gorges de Zilo ont été quasi vidés de leurs vivres par la caravane des Bihénos. A cela s'ajoute la crainte de ne plus pouvoir descendre le fleuve, dont le cours de Zilo à Kikondja semble, d'après les calculs de DELCOMMUNE, présenter une pente beaucoup trop forte. « L'expédition, note BRIART avec une pointe d'inquiétude, me semble être dans une très mauvaise passe !... Nos vivres s'épuisent et nos marchandises s'en vont à grands pas... DELCOMMUNE a une sorte de fièvre continue et est très anémié... CASSART n'est plus fort vaillant, ni moi non plus... Que faire ? Abandonner les canots nous serait une peine cruelle... Continuer le traînage pour arriver à l'eau libre ? Combien cela nous demandera-t-il encore de temps, alors que nos forces sont en diminution tous les jours ? D'autre part, nous devons passer par le Tanganika, Nyangwe et Bena Kamba. Nous nous trouvons ici devant un problème fort difficile à résoudre au gré de toutes les inconnues qu'il nous pose ».

Le 18 mai 1892, à l'issue d'une réunion de tous les membres de l'expédition DELCOMMUNE, il est décidé d'abandonner définitivement la route par eau, de regagner Bunkeya et Lofoi et de se rendre ensuite au Luapula et au Tanganika. Cinq jours plus tard, le signal du départ est donné et, le 28 mai, est atteinte la rivière Gule, affluent oriental du Lualaba, « jolie vallée sinueuse... très bien cultivée ». Puis la route « court sur un immense plateau couvert de bois sans futaie, entrecoupés singulièrement de vastes savanes herbues, où s'engouffre une bise froide et violente, qui est journalière dans ces hautes régions ». L'expédition vient de s'engager sur le plateau de la Manika. Le 3 juin, l'expédition débouche dans la vallée de la Dikuluwe, « Sur la route, quelques squelettes et des bois d'esclaves... » et, un peu plus loin, la caravane rencontre celle d'un traitant Bihéno, Senhor COIMBRA, qui a quitté Bunkeya à la fin du mois de décembre 1891. Selon lui, l'officier blanc qui a tué MSIRI serait le second de LE MARINEL, information inexacte qui augmente encore la confusion dans laquelle se débattent DELCOMMUNE et ses compagnons au sujet des événements de Bunkeya.

La marche est reprise vers l'ancienne capitale du Garenganze dont on pressent l'approche « à l'absence de bonne eau et aux méfaits de MSIRI

(8) Il s'agit du Révérend H. B. THOMPSON, qui avait rejoint le missionnaire Dan CRAWFORD à Bunkeya en novembre 1891.

(9) BRIART était loin de s'imaginer, à cette époque, que les découvertes géologiques de J. CORNET allaient être le point de départ du prodigieux essor économique et social du Katanga du XX^e siècle !



L'expédition Bia-Francqui à bord de l' « Africa ». De gauche à droite, au premier plan : Francqui et Spellier. Au second plan : Dr Amerlinck, Bia, Cornet, Derscheid

qui a brûlé et dévasté plusieurs villages sur cette route ». BRIART entre dans Bunkeya le 8 juin 1892. Il en « éprouve encore une désillusion plus grande que la première fois, tant le pays a un aspect triste, sec et aride... » Le lendemain, visite à MOKANDA-BANTU, fils et successeur de MSIRI. Le chef promet des guides pour la suite du voyage vers le Luapula. Edgard VERDICK, l'adjoint de LEGAT au poste de Lofoi, arrive à Bunkeya le 10 juin et fait à DELCOMMUNE et ses compagnons le récit — exact cette fois — des péripéties du drame du 20 décembre 1891. Il les met au courant des plus récentes nouvelles concernant les expéditions du Katanga, la campagne antiesclavagiste et la construction du chemin de fer du Bas-Congo.

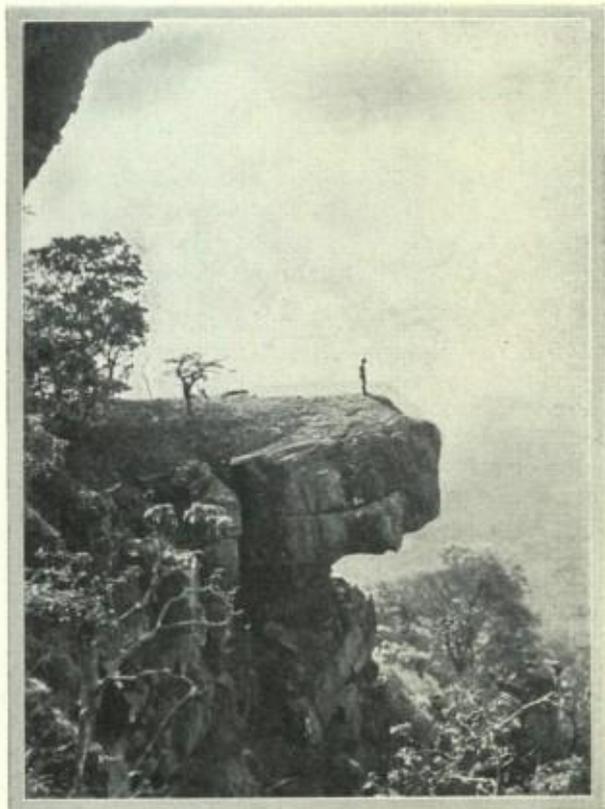
Le 11 juin, l'expédition quitte Bunkeya pour se rendre au poste de Lofoi, qu'elle atteint après une marche exténuante de deux jours. LEGAT présente à BRIART le Dr AMERLINCK, de Gand, qui accompagne l'expédition BIA. Le docteur remet à BRIART une lettre de Jules CORNET, où ce dernier narre l'histoire de son engagement et de son départ précipité pour l'Afrique. Deux jours plus tard, BRIART et AMERLINCK vont rejoindre CORNET et DERSCHIED à Tshipuna. « Jules, note BRIART, s'est rasé complètement barbe et cheveux il y a quelques jours et son énorme et singulière tête prend un aspect vénérable de tête canonique... Il a un air de santé et de bonne humeur qui fait plaisir à voir. Ce n'est pas comme DERSCHIED. Pâle, hâve, jaune, amaigri, les yeux déjà un peu

éteints, la figure mangée par une immense barbe brune grisonnant déjà, il n'est plus que le vague reflet, l'ombre du solide garçon que j'ai connu naguère officier aux Grenadiers... » BIA et FRANCQUI sont en reconnaissance dans la région du Moero et du Bangweolo. CORNET devait les accompagner, mais en fut empêché par un accès de fièvre bilieuse hématurique.

Le 17 juin, BRIART rentre à Lofoi en passant par la mission anglaise. Il y apprend de nouveaux détails sur l'expédition STAIRS. Puis il part pour Bunkeya où il séjourne quelque temps pour y acheter des vivres.

A la fin du mois, l'expédition recense ses hommes. Il lui en reste 135. Elle a perdu, depuis Matadi, près de 500 hommes, tués, morts de privations ou disparus ! Le 11 juillet 1892, après une revue générale de l'expédition, DELCOMMUNE et ses compagnons quittent Lofoi en direction du lac Moero.

Après avoir marché vers le nord, ils longent la rive droite de la Kasanga, affluent de la Lufira. C'est ici le pays des Balomotwa, sur lesquels MSIRI avait aussi étendu sa domination. Le 20 juillet, on arrive à Kifuntwe, « divisé en plusieurs petits villages situés sur de singulières éminences qui les mettent à l'abri des inondations périodiques de la saison des pluies ». Le chef, qui levait tribut au nom de MSIRI sur les riverains de la Kasanga, avait été tué par ceux-ci à l'annonce de la mort du potentat muyeke.



Falaise du plateau des Kundelungu



Lisbonne, avril 1893. De gauche à droite, assis :
Delcommune, Francqui
Au second plan : Diderrich, Dr Briart, Cornet, Derscheid, Dr Amerlinck

Voici la Lufwa, autre affluent de la Lufira, « jolie rivière rocheuse coulant sur un lit très accidenté ». BRIART, CASSART et DIDERRICH se portent beaucoup mieux. « Je remarque avec plaisir, note le docteur, que le temps des maigreurs a passé pour moi et que je reprends mon aspect bien dodu et bien musclé ! Il en est de même de mes deux compagnons d'infortune. Quant à DELCOMMUNE, il est d'un maigre ! Plus de jambes ni de bras, plus de chair ! »

Le 24 juillet, l'expédition prend la direction de l'Est, vers la vallée du Luapula, rejoignant ainsi l'itinéraire de STAIRS. Le lendemain est atteinte la vallée de la Lubule, dont la population semble florissante. « Quelle bonne terre que toute cette plaine, que la Lubule inonde chaque année sur des espaces considérables », remarque BRIART, qui ajoute : « STAIRS qui est passé par ici était beaucoup plus riche que nous, et nous le voyons par les pagnes et les étoffes qu'il a laissés ici. Il avait encore des conserves, lui ! J'en suis arrivé moi, à ma dernière tasse de café et de thé... »

Le temps est froid, C'est la saison sèche. Le matin, la température descend souvent aux environs de 5°. Les hommes grelottent. Mais il faut marcher. La vallée de la Lubule forme tantôt un vaste marécage rempli de papyrus, tantôt une plaine herbue où des hardes d'antilopes paissent en compagnie de buffles et de zèbres. Dans l'un des villages traversés est installé un Arabe, « au type aquilin prononcé, jaune pâle, figure fine et maigre, qui ferait penser à un d'Artagnan en pain d'épices ».

Le 2 août, quittant la vallée de la Lubule, l'expédition gravit les contreforts du Kundelungu. « Les

hauts plateaux, note BRIART, se ressemblent tous : c'est une suite de bois et de savanes à l'herbe courte, où le vent se donne libre carrière ». Dès le lendemain miroite, à l'horizon, la nappe d'or du lac Moero, « tout resplendissant sous les rayons du soleil... Vers l'Est, on voit la côte basse et sablonneuse et, plus loin, à peine estompées dans la brume, les hautes montagnes qui ferment le bassin de ce côté-là ». Le défluent du lac, la Luvua, apparaît aussi très visiblement, coulant parallèlement au rivage du lac, puis filant à angle droit dans la montagne.

BRIART est persuadé que A.-J. WAUTERS s'est trompé en voyant dans le Lualaba la vraie source du Congo. Pour lui, il n'y a pas de doute possible : le « père » du vieux Congo est le Luapula.

Le 5 août 1892, l'expédition atteint Pweto, sur lequel flotte le drapeau de l'Etat depuis le passage de STAIRS. Les autochtones sont des Babemba et leur chef « a une excellente figure malgré ses cheveux en boule et ses gros yeux de bœuf ; la voix est agréable et les gestes ne manquent pas de dignité et d'élégance ». Dès le lendemain, BRIART et ses compagnons reprennent la route du Tanganika, suivant l'itinéraire de REICHARD. Des nouvelles de JACQUES leur parviennent : cet officier belge au service de la Société antiesclavagiste se serait établi sur la rive gauche de la Lukuga et y aurait construit un fortin, tandis que les Arabes se seraient installés sur la rive opposée. Des coups de fusil auraient déjà été échangés !

Après la traversée de la Lufonzo commence l'escalade des hauts plateaux séparant la vallée de la Luvua du bassin du lac Tanganika. Le

19 août enfin, après des étapes harassantes, le lac est en vue. Un messager, envoyé à la station de St-Louis-du-Murumbi, en revient porteur d'une lettre du capitaine JOUBERT, mais aussi de quelques provisions qui suscitent l'enthousiasme de l'expédition : du pain, des conserves, du genièvre ! Le lendemain, BRIART fait la connaissance des Européens de la station :

— Louis JOUBERT, « petit homme, carré, musculéux et nerveux, à figure énergique, aux yeux pétillants, portant la barbe longue » ;

— Le Père ROELENS, « long, maigre et jaune... il relève d'une grave hématurie ; il a une figure maigre et allongée... les yeux doux, le nez bizarre, la bouche large... la barbe rare, longue et vilaine... » ;

— Le Père HERREBAUT « a une figure douce et plus spirituelle, les yeux noirs très vifs, la barbe

chant l'échec de l'assaut du boma arabe de la Lukuga. Le 13 septembre, en effet, DELCOMMUNE confirme la nouvelle en ramenant à St-Louis-de-Murumbi les soldats blessés. Neuf jours plus tard, CASSART, DIDERRICH et le reste de la troupe rentrent à leur tour, accompagnés du Père de BEERST.

Le 29 septembre, BRIART quitte la résidence de JOUBERT pour gagner Pala avec les blessés de la mission, tandis que les autres membres de l'expédition DELCOMMUNE prennent la route de terre. Les RR. PP. HERREBAUT et GUILLEME accueillent chaleureusement le docteur à son arrivée à Pala. La journée du 30 est consacrée à la visite de la mission qui fait grosse impression sur BRIART, tant par l'ampleur et la robustesse des constructions que par l'organisation des divers services du poste. Le Père GUILLEME est « un



Mission de M'Pala

noire. Rasé de frais, il doit faire un joli prêtre... »

Les présentations faites, les nouveaux venus sont mis au courant des derniers événements du Tanganika : fondation d'Albertville par JACQUES, conflit avec le sultan d'Udjidji RUMALIZA, mort de VRITHOFF, situation désespérée de l'expédition antiesclavagiste. On décide qu'une vingtaine de Haoussas de DELCOMMUNE se joindront à la colonne de secours que le capitaine JOUBERT et la mission de Pala se proposent d'envoyer à Albertville. Sous les ordres de JOUBERT, DELCOMMUNE, CASSART et DIDERRICH, les troupes de renfort quittent St-Louis-de-Murumbi le 22 août 1892, les unes par bateau, les autres par la voie de terre. BRIART profite de ce répit pour visiter la mission des Pères Blancs et les villages avoisinants, vie paisible et confortable qui n'est marquée que d'un souci, mais assez alarmant : le 31 août parvient une lettre de JACQUES annon-

homme de tête et de main, qui fait marcher ses hommes comme un vrai capitaine, dont il a un peu l'allure et les attitudes ; il est grand, fort, large ; la figure énergique et éclairée par un front très haut et des yeux bruns très vifs ; la chevelure noire est abondante et la barbe, qui croît un peu à la diable, est assez rare sur les joues ; la mâchoire est forte et décidée... Notre Alexandre (DELCOMMUNE) lui-même subit son ascendant... » C'est avec autant de détails, dont certains fort savoureux, que BRIART décrit les Pères HERREBAUT, de BEERST et ROELENS.

Le 6 octobre, l'expédition DELCOMMUNE quitte Pala, non sans regrets, car une solide amitié était née entre tous ces hommes isolés au cœur de l'Afrique. Par Tumbwe, le plateau des Muhila et la vallée de la Niemba, elle atteint, le 21 octobre, la région où coule la Lukuga, exutoire du lac Tanganika, puis se dirige vers l'ouest en direc-

tion du Lualaba. Les villages sont nombreux, le pays est le plus peuplé de toutes les régions parcourues jusqu'alors par l'expédition. Le 2 novembre, on atteint Mulungu, dans la vallée de la Luisi, affluent de gauche de la Lukuga. « C'est une grande localité renfermant beaucoup de chimbèques pressés les uns contre les autres... Le chef, un homme assez jeune, vient nous rendre visite en grande pompe ; il est petit, assez bien fait ; la figure n'est pas désagréable, mais semble fermée, presque immobile... » Quatre jours plus tard, la marche vers l'ouest est reprise. La Luisi est franchie à son confluent avec la Lukuga et l'expédition pénètre dans le territoire du grand

ans, de belle taille, vêtu d'une couverture rouge et d'un pantalon européen de velours noir à côtes. La figure est très droite, presque européenne, le menton très accusé, le front assez prononcé... »

Longeant le Lualaba, l'expédition poursuit sa route vers le sud, traverse la Luvidjo, le 20 novembre, et parvient, le 22, à Ankoro, au confluent de la Luvua et du Lualaba. Deux jours plus tard, on rebrousse chemin non sans devoir recourir à la force pour retraverser les villages riverains de la Luvidjo. De là, l'expédition qui a rejoint NSHIMBI, se dirige vers le nord-ouest, en direction du Lomami, qui est atteint le 5 décembre. Puis, remontant la marécageuse Lukasi, elle tra-



A Albertville, en 1892, de gauche à droite :
Cassart, Jacques, Joubert, Delcommune, de Donckier, Diderrich

chef muluba BULI, que DELCOMMUNE va saluer le 11 novembre. C'est « un bel homme, bien gras, bien dodu, et qu'une peur énorme fait transpirer abondamment ». Après bien des réticences, le potentat consent à fournir des guides jusqu'au Lualaba, qui est atteint le 13 novembre : « superbe rivière, calme et paisible, qui ne fait guère songer aux désordres de son cours supérieur... »

DIDERRICH va relever l'embouchure de la Lukuga, puis on décide de rendre visite au chef muyeke NSHIMBI, qui, jusqu'il y a peu, représentait l'autorité de MSIRI aux confins nord-occidentaux de son empire. C'est « un homme de 36-40

verse le grand village de Bondo, riche en bananiers et en moutons, et dont le chef est un ami de LUPUNGU. La Lurimbi est franchie le 16 décembre et, trois jours plus tard, DELCOMMUNE et ses compagnons atteignent Gandu, résidence de GONGO-LUTETE, où elle avait séjourné déjà en mai 1891. BRIART y fait la connaissance du chef de poste, le lieutenant DUCHESNE, ainsi que du lieutenant SANDRART et du sergent-armurier PREGALDIEN. Il y apprend aussi le massacre de l'expédition HODISTER, l'atroce fin de LIPPENS et DE BRUYNE à Kasongo et les diverses péripéties de la campagne arabe dans le Maniema.

Dès le lendemain de la Noël 1892, l'expédition DELCOMMUNE quitte Gandu pour Lusambo, terme ultime de sa mission au Katanga. Le 3 janvier 1893, le Sankuru est atteint à Pania-Mutombo, limite extrême de la navigation. « Pania est très vaste, très bien placé sur les bords du fleuve enserré ici par des berges d'une bonne dizaine de mètres... C'est une agglomération de huttes et de bananiers, avec quelques arbres de belle venue... » La dernière étape est franchie du 5 au 7 janvier. Et voici Lusambo, « très vaste, trop vaste pour la population qu'il y a là maintenant, quelque 7 à 800 personnes... » Mais un courrier de FRANCQUI, qui a pris le commandement de l'expédition BIA depuis la mort de son chef à Tenke, demande à BRIART de revenir jusqu'à Pania pour y aller chercher CORNET et DERSCHEID malades. Le docteur les rejoint alors qu'ils ont déjà quitté Pania et fait ainsi la connaissance de FRANCQUI, « un assez gentil garçon, qui semble assez sec et mauvaise langue, un peu poseur, mais sans façons... »

Réunis à Lusambo, les membres des deux expéditions du Katanga s'embarquent le 20 janvier à bord de canots et d'allèges pour descendre le Sankuru. Ils font halte cinq jours plus tard à une factorerie où le « Stanley », qui remonte vers Lusambo, fait son chargement de bois. A bord se trouvent les capitaines FIVE et GILLAIN, le juge DE SAEGHER et les PP. DE DEKEN et VAN AERTSELAERE. On annonce à DELCOMMUNE que le « Princesse Clémentine » arrivera incessamment et embarquera les membres des deux expéditions pour les mener au Pool.

Le 29 janvier 1893, tout le monde est à bord de ce steamer et l'ordre de départ est donné. Kinshasa est atteint le 5 février. Les explorateurs du Katanga y sont très chaleureusement accueillis par les directeurs de la S.A.B. et tous les Européens présents. Il y a là BUSTCHA, de la S.A.B., MOHUN, consul des Etats-Unis, le lieutenant RICHARD, commandant le camp de Kinshasa, le docteur DRYEPONDT, et bien d'autres encore. Puis, du 10 au 26 février, c'est de nouveau la route des caravanes, suivie, en sens inverse, en septembre 1890... Matadi s'est fort développé depuis lors, « de nombreux bâtiments en fer, l'hôtel, la station, le pier, trois grands steamers à l'ancre. Cela prend de l'aspect. La voie s'allonge le long des falaises et l'on voit les locomotives marcher ; on les entend siffler... »

De Boma, BRIART et ses compagnons gagnent Cabinda, où ils s'embarquent à bord de la maille portugaise, qui prend la mer le 21 mars et atteint Lisbonne le 10 avril 1893. Réception superbe : les CAMERON, CARVALHO, CAPELLO et IVENS ont tenu à saluer les membres des expéditions du Katanga.

Par Madrid, Paris et Bruxelles, le docteur BRIART rentre enfin chez lui, à Morlanwelz, qui résonne longtemps des échos joyeux d'une fanfare d'honneur... Le vrai salut du terroir, celui qui a sans doute été le plus droit au cœur de notre héros !

M. WALRAET.